

éclat de rire doux et musical, et continua quelque temps sa promenade en silence; puis il reprit :

— Tu as beau dire, Louis, dès que je ne crois pas à un Dieu, source de toute justice, modèle de toute vertu, sanction de toute loi morale, je ne me sens aucune raison suffisante de vaincre mes goûts, mes penchants, mes passions... bah ! pas même le plus simple appétit ! Ce qu'il y a de pis, c'est que j'éprouve à les satisfaire d'une façon sauvage une sorte de joie méchante, et d'acre volupté... Il me semble que j'aimerais à être un peu foudroyé...

— C'est cela ! dit Gandrax en riant. Allons, avoue-le, tu n'es pas loin d'espérer quelque révélation, quelque miracle dans ce genre-là. Veux-tu entendre la vérité, Raoul ? Tu n'es pas un incrédule, tu es un rebelle ! Ce n'est pas, comme moi, la conviction que tu portes dans ton cerveau, c'est la révolte ! Or un révolté suppose un maître... Et toi qui parles de logique, tu passes ta vie à te venger d'un Dieu auquel tu ne crois pas !

— C'est vrai, dit Raoul avec animation ; je n'ai pas ton incrédulité sereine et pourtant : la mienne est douloureuse, elle est désolée... Je suis un rebelle, tu l'as dit, et ma chaîne brisée fait saigner mes poignets ! Je me désespère de ne pas retrouver dans le ciel le Dieu de mon enfance... Je l'y recherche quelquefois avec des yeux pleins de larmes ; il n'y est pas ! Il se cache derrière les nuages du siècle, et je lui en veux, et je souhaiterais qu'il se montrât à moi une seule seconde, fût-ce pour me lancer sa foudre !

— Artiste ! dit doucement Gandrax, et il lui tendit la main.

Raoul saisit cette main et la secoua fortement dans la sienne.

— Ni artiste ni femme, dit-il, et par malheur aussi radicalement incrédule que toi-même... Mais je suis un homme qui a du sang dans les veines et des passions dans le cœur... Et puisses-tu ne jamais savoir, mon pauvre Louis, combien les plus vaillants arguments de la raison sont de chimériques obstacles et de débiles consolations aux fureurs des sens et aux tempêtes de l'âme !

— Amen ! dit Gandrax.

— Parlons d'autre chose, reprit Raoul en se rasseyant tout à coup. J'ai eu dans la journée une autre surprise. J'ai reconnu tantôt aux Champs-Élysées, dans une calèche fort brillante et fort blasonnée, cette belle créature dont je t'ai dit deux mots autrefois... qui était au couvent en même temps que ma cousine, dont j'esquisai le portrait à la volée, et qui promettait... Comment s'appelait-elle donc ?... Clotilde ?...

Le jeune savant se leva par un mouvement soudain, et s'adossant à la cheminée :

— Clotilde Desrozaïs. N'est-ce pas ? dit-il froidement. Elle est aujourd'hui baronne de Val-Chesnay, et, autant que je puis le savoir, très riche, très élégante, et très recherchée.

— Comment ! mais elle était pauvre !... Qu'est-ce donc que le mari ?

— Un petit monsieur roide et blond, qui se nourrit exclusivement de la poussière des hippodromes... pas grand'chose ! Elle l'a déterré en province, enlevé à sa mère, et mis dans sa poche, comme on dit.

— Cela ne m'étonne pas... Parle-t-on d'elle ?

— Pas jusqu'ici, que je sache.

— Cela m'étonne... Voit-elle ma cousine ?

— Mais sans doute... Je la rencontre souvent chez madame de Sauves. Elle se pique d'avoir un salon où elle rassemble quelques curiosités du temps... Elle m'a fait l'honneur de me joindre à sa collection : elle m'a invité à ses lundis.

— Y vas-tu ?

— Oh ! une fois tous les deux mois... tu peux juger comme je me trouve bien là !

Une heure après minuit sonna à l'église Saint-Sulpice. M. de Chalys se leva :

— Je la verrai probablement chez Blanche, dit-il, en allumant un cigare à la flamme de la lampe ; cela fora peut-être diversion.

Et prenant la main de Gandrax :

— Ainsi, reprit-il, tu es toujours heureux, toi ?

— Parfaitement !

— Pas moi ! Bonsoir !

Et il sortit.

Le comte Raoul de Chalys était resté dès sa première jeunesse maître d'une fortune considérable : il n'en avait pas moins consacré, par ardeur de savoir et aussi par sentiment du devoir, beaucoup de peines, et de veilles à son éducation intellectuelle. Il n'avait voulu demeurer étranger à aucune des lumières de son temps, et avait même poussé la curiosité jusqu'aux études scientifiques pour lesquelles il n'avait d'ailleurs ni goût ni aptitude. C'était comme un besoin de se compléter de ce côté qu'il avait d'abord attaché à Louis Gandrax, dont les grands talents, la vie pure et le caractère énergique le captivèrent, sans cependant le dominer, car, très-différentes dans leur organisation et dans leurs développements, ces deux natures d'hommes avaient une sorte d'égalité en hauteur qui interdisait le despotisme de l'une sur l'autre et leur permettait l'amitié. Dans les glaces où résidait Louis Gandrax, l'âme passionnée et l'esprit turbulent de Raoul faisaient pénétrer, comme le soleil aux régions polaires, une chaleur et une vie, dont le jeune savant se sentait surpris et doucement excité ; Raoul éprouvait pour sa part une joie étrange à recevoir de la bouche de son ami des formules nettes et calmantes pour son scepticisme agité.

Avec un goût général pour les arts, Raoul s'était reconnu de bonne heure des dispositions spéciales pour la peinture : il les avait cultivées avec passion, et après une dizaine d'années d'études obscures, quelques œuvres rares, mais excellentes, l'avaient mis de plein saut au rang des maîtres. — Dès le lendemain de son retour, il s'enferma dans son atelier avec la résolution de transformer en tableaux quelques pages de son album, oriental, et la bonne pensée accessoire d'étouffer par un travail assidu les tentations curieuses et malignes qui l'attiraient vers l'hôtel de Sauves. Cependant, quoiqu'il ne manquât pas de volonté, M. de Chalys n'était pas assez déterminé à en avoir dans ce cas particulier pour refuser une invitation à dîner que lui adressa, quelques jours après, madame de Guy-Ferrand. Il s'y rendit donc, satisfait à la fois d'avoir montré beaucoup de vertu et d'avoir un motif suffisant d'en montrer moins. Il y trouva la jeune duchesse : il fut piqué ce soir-là des façons aisées et parfaitement rassises de sa cousine. Il prétendit en avoir le cœur net, et il alla faire visite le lendemain à la duchesse douairière, qui le reçut fort bien ; mais sa cousine Blanche ayant affecté, pendant qu'il conta ses voyages, de bâiller derrière son éventail, il commençait à s'irriter au fond de son âme, quand la jeune baronne de Val-Chesnay, née Clotilde Desrozaïs, fut introduite dans le salon, et vint donner un autre cours à ses idées. — Clotilde ne lui parla point, ne le regarda point, et ne parut absolument pas le reconnaître, ce qui le contraria d'autant plus qu'il fut ébloui de la splendeur épanouie de sa beauté. Cependant, vers la fin de sa visite, qui fut courte, la jeune baronne, s'adressant tout à coup à un vieillard à moitié mort qui se trouvait là par hasard, qui était enseveli dans l'ombre d'un rideau, et auquel personne ne semblait songer :

— Mon Dieu ! monsieur le vicomte, lui dit-elle, je ne vous vois jamais à mes lundis !... Qu'est-ce que je vous ai donc fait ?... Vous seriez si aimable !

Le vieillard inconnu parut stupéfait, et s'inclina vaguement comme une momie qui s'éveille ; puis aussitôt, la jeune baronne paraissant aviser Raoul pour la première